

Dimanche 8 mars 2015
Oculi
Luc 9, 51-62
Suivre Jésus-Christ

⁵¹Lorsque le moment approcha où Jésus devait être enlevé au ciel, il décida fermement de se rendre à Jérusalem. ⁵²Il envoya des messagers devant lui. Ceux-ci partirent et entrèrent dans un village de Samarie pour lui préparer tout le nécessaire. ⁵³Mais les habitants refusèrent de le recevoir parce qu'il se dirigeait vers Jérusalem. ⁵⁴Quand les disciples Jacques et Jean apprirent cela, ils dirent : « Seigneur, veux-tu que nous commandions au feu de descendre du ciel et de les exterminer ? »

⁵⁵Jésus se tourna vers eux et leur fit des reproches. ⁵⁶Et ils allèrent dans un autre village.

⁵⁷Ils étaient en chemin, lorsqu'un homme dit à Jésus : « Je te **suivrai** partout où tu iras. » ⁵⁸Jésus lui dit : « Les renards ont des terriers et les oiseaux ont des nids, mais le Fils de l'homme n'a pas un endroit où il puisse se coucher et se reposer. »

⁵⁹Il dit à un autre homme : « **Suis-moi.** » Mais l'homme dit : « Maître, permets-moi d'aller d'abord enterrer mon père. » ⁶⁰Jésus lui répondit : « Laisse les morts enterrer leurs morts ; et toi, va annoncer le Royaume de Dieu. »

⁶¹Un autre homme encore dit : « Je te **suivrai**, Maître, mais permets-moi d'aller d'abord dire adieu à ma famille/maison. » ⁶²Jésus lui déclara : « Celui qui se met à labourer puis regarde en arrière n'est d'aucune utilité pour le Royaume de Dieu. »

Aujourd'hui c'est un Jésus plutôt lourd qui nous est dépeint par Luc. Lourd, au sens de pénible, agaçant.

En effet il rencontre trois personnes plutôt bien intentionnées : le premier est un enthousiaste : « je te suivrai partout où tu iras ». Le second n'a rien demandé, c'est Jésus qui l'interpelle « suis-moi ». Il demande juste un peu de temps. Le troisième accepte de suite mais veut saluer sa famille avant de prendre la route.

Jésus et Al Qaïda, même combat ?

On se croirait quelque peu dans un mouvement sectaire. A lire ce texte on est tenté de donner raison aux sociologues qui disent que « l'Eglise, c'est une secte qui a réussi » (une formule attribuée à Georges Dumesnil mais sans certitude).

La formule est d'ailleurs fort juste. Le mot secte signifie coupure, séparation. La secte est un mouvement religieux coupé du tronc d'une autre religion reconnue et/ou du monde. Le terme n'a pas forcément de connotation négative. Ainsi en Inde, presque tout le monde est adepte d'une secte, suit un guru, c'est-à-dire un maître religieux. La secte est dans ce cas une sous-partie du grand ensemble disparate qu'est l'hindouisme. Un peu comme un gâteau que l'on couperait en tranches. Le gâteau « grande religion » est divisé en plus ou moins grandes parts distinctes. En Inde toujours, il est fréquent que des personnes quittent leur famille, leur maison pour quelques mois, parfois pour la fin de la vie, pour prendre la route, devenir des *sâdhus*, des renonçants. Après le temps de la vie « charnelle », ils se consacrent à leur vie spirituelle.

Toute vie spirituelle n'incite-t-elle d'ailleurs pas à l'abandon, à savoir lâcher la maîtrise de son existence, à se laisser déposséder ? On comprend que dans notre monde occidental, tellement attaché à la religion matérielle, les termes de secte et de gurus aient pris une connotation négative.

En effet, plus tu as à perdre, plus il est difficile de lâcher. Il est très difficile d'abandonner une maison que j'ai mis 30 ans à payer, une famille qui est la norme première de ma vie.

Mais cette norme, que l'on peut qualifier de bourgeoise, est assez récente. Il fut un temps où les monastères, peuplés de personnes qui avaient abandonné biens et famille, couvraient l'Europe entière. Beaucoup de familles consacraient l'un des enfants pour entrer dans les ordres. Nous sommes toujours impressionnés par la vie et la pensée du fondateur des ordres mendiants, François d'Assise.

A l'époque du Nouveau Testament, on employait aussi le terme de secte pour désigner les principaux courants du judaïsme, en particulier celui des Esséniens, ce mouvement juif radical qui s'était installé dans le désert à Qumran pour se couper du monde qu'ils considéraient comme perdu.

Ce sont des paroles de Jésus comme celles que nous méditons aujourd'hui qui ont fait supposer que Jésus pouvait être issu de la secte essénienne. Il proclamait la venue du royaume, un monde nouveau, il invitait à tout abandonner, ses biens, ses proches. Si on ajoute à cela les deux versets qui précèdent notre texte les soupçons se renforcent encore : des disciples envoyés en éclaireurs ont été rejetés d'une ville de Samarie où Jésus comptait se rendre et Jacques et Jean, en apprenant la nouvelle, réagissent de manière pour le moins brutale : « ⁵⁴Quand les disciples Jacques et Jean apprirent cela, ils dirent : « Seigneur, veux-tu que nous commandions au feu de descendre du ciel et de les exterminer ? » ⁵⁵Jésus se tourna vers eux et leur fit des reproches. ⁵⁶Et ils allèrent dans un autre village ».

Sommes-nous alors rassemblés ici au nom d'un prédicateur radical sectaire ? Qui rêvait de construire un société de moines, de mendiants, de sans domicile fixe ?

Je dirai oui et non.

Oui, car je crois que Jésus était sérieux dans ses exigences. Il demandait réellement à celui qui voulait le suivre de se préparer à se détacher de ses liens et de ses biens.

Mais il le fait par devoir de vérité. Et c'est en cela qu'il se distingue de la secte qui condamne le monde.

Ce que dit Jésus n'est qu'un avertissement : si tu veux vraiment me suivre, cela ne peut pas ne pas avoir de conséquences. Il s'adresse là en particulier au premier rencontré : l'enthousiaste qui dit de manière péremptoire « je te suivrai partout où tu iras ». Jésus lui fait prendre conscience de la portée de ce qu'il dit : « Ah mais sais-tu à quoi cela t'engage ? Le chemin que je vais suivre n'est pas un chemin facile, il passe par la croix. Le chemin que je suis est un chemin d'abandon. »

Jésus lui-même semblait avoir pris une certaine distance vis-à-vis de sa famille (Matthieu 12, 46, « Qui est ma mère, et qui sont mes frères ? ... Celui qui fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, celui-là est pour moi un frère, une sœur et une mère »), il vivait sur les routes, et il ne s'est pas laissé arrêter par la mort. Même sa propre mort ne l'a pas arrêté, pour vous dire à quel point cet homme était libre.

Mais il ne dit pas : tu dois faire cela. Il avertit des conséquences.

Il ne condamne pas celui qui ne peut pas le suivre. Il ne dit pas : « tous les hommes doivent envoyer promener leur famille », il ne dit pas : « arrêtez de célébrer des funérailles », il ne dit pas : « devenez tous des moines errants ».

C'est en cela qu'il n'est pas guru de secte radical. Il n'impose pas le chemin. Mais il invite à chacun à mesurer sa capacité personnelle à s'engager. Il dit simplement que le service de Dieu et donc du monde mène à des ruptures.

Nous vivons sans cesse dans des compromissions nous le savons bien. Nous sommes toujours un peu chrétiens, un peu généreux, un peu ouverts aux autres, mais en même temps un peu attachés à notre situation, beaucoup attachés à notre famille (un sondage auprès de mon groupe de jeunes sur leurs valeurs m'a

impressionné : parmi les plus importantes venait la famille, pour presque tous).

Et Jésus te demande : « tu veux me suivre ? Sache seulement que je ne te garantis aucune sécurité matérielle, je ne te garantis pas que tu auras le temps de t'arrêter pour pleurer tellement la tâche est immense, je ne peux pas te garantir que tu pourras revoir ta famille. »

L'engagement est clair, radical, il n'y a pas de petits caractères dissimulés dans un recoin de page. Jésus propose un contrat honnête à chacun de nous. Il ne dit pas « tu dois », il dit : « là où je vais ce sera ainsi. »

Jésus ne nous enlève pas la liberté de choisir. Il nous place face à notre responsabilité.

Si aujourd'hui nous constatons que nous sommes incapables de le suivre sur ce chemin il ne nous sera fait aucun reproche. Distinguons et reconnaissons seulement avec simplicité ce que nous sommes capables de donner, ce que nous sommes incapables de donner.

D'ailleurs qu'en a-t-il été des disciples, nos modèles dans la foi et l'engagement ? Pourront-ils suivre Jésus jusqu'au bout ?

Au pied de la croix, il ne restait qu'un des 12, et quelques unes des femmes. Les autres avaient rebroussé chemin. A ce moment ils n'étaient pas prêts à s'engager totalement.

Mais quelques années plus tard ils allaient reprendre la route, ils allaient bâtir les premières communautés, ils allaient témoigner de la Bonne Nouvelle, et ils allaient pour la plupart le faire jusqu'au bout, jusqu'à y laisser leur propre vie. On ne sait pas exactement quelle a été la fin de chacun d'entre eux, mais presque tous allaient mourir en témoin de leur foi. Pas mal pour des gens qui s'étaient débinés, non ?

D'ailleurs nous ne connaissons pas la réponse des trois postulants disciples (dans un autre récit similaire, celui du jeune homme riche, il est dit qu'il renonce : Matthieu 16 « le jeune homme s'en alla tout triste, car il avait de grands biens »). Peut-être l'ont-il suivi ? Peut-être feront-ils partie de la première Eglise ? Probablement. Les grands pécheurs font de grands saints, « là où le péché a abondé, la grâce a surabondé » disait Paul (Romains 5, 20).

Les fols en Christ

L'apparente radicalité des paroles de Jésus s'insère également dans un phénomène que l'on retrouve dans toutes les traditions religieuses, celle de la folle sagesse. (voir http://fr.wikipedia.org/wiki/Folle_sagesse). Dans le christianisme, surtout oriental sont honorés les fols en Christ (<http://fr.wikipedia.org/wiki/Fol-en-Christ>), pèlerins errants, aux comportements incompréhensibles pour le commun des humains.

Parmi ceux-ci on classe Paul, héraut sans peur et sans fatigue de la foi chrétienne, François d'Assise jeune homme riche qui abandonna tous ses biens, Basile le Bienheureux qui vivait constamment nu portant des chaînes pour dénoncer l'enfermement et la dissimulation des humains dans l'hypocrisie. Dans l'islam on pourrait citer Nasr Eddin Hodja, fantasque conteur qui savait faire émerger de l'absurde la sagesse¹, il y aurait aussi Diogène tonnelier adepte lui aussi du vêtement de peau.

¹ Nasrudin se promène sur la route. Effrayé par un bruit, il se jette dans le fossé.

« Je suis mort de peur », pense-t-il au bout d'un moment.

Le froid, la faim commencent à le ténasser. Il rentre chez lui, annonce à sa femme la triste nouvelle et retourne dans son fossé.

Secouée de sanglots, l'épouse du Mulla va chercher du réconfort chez les voisins :

« Mon mari est mort ! Il gît dans un fossé...

— Comment le sais-tu ?

— Personne n'a découvert son corps, alors, le pauvre, il a dû venir me le dire lui-même. »

Ils étaient en quelque sorte les prédécesseurs de nos grands humoristes qui dévoilaient les faux-semblants par l'ironie comme le firent des Desproges ou Coluche plus près de nous.

Par leurs comportements sociaux, non conformes à la bienséance, ils provoquent la propension de l'homme à juger. Ils provoquent, c'est-à-dire qu'ils nous interrogent.

C'est ce que fait aussi Jésus. Il appuie là où cela fait mal. Il met en question nos attachements. Nos biens, notre maison, notre famille. Ces choses que nous croyons acquises. Dont nous pensons être propriétaires.

Les choses dont nous croyons qu'elles nous définissent. Pour Jésus nous sommes définis avant tout non par nos attachements humains personnels, mais par notre attachement à Dieu. Nous prenons conscience que trop souvent nous vivons les poings serrés, les mains agrippées à ce que nous essayons de protéger, à nos acquis.

Jésus interroge nos absolus : l'argent, la famille, une histoire passée dont nous n'arrivons pas à nous dépêtrer.

Chacune de ces choses a une valeur, mais ne relève pas de l'absolu. Le seul absolu doit demeurer Dieu : « A Dieu seul la gloire », affirmeront les réformateurs.

Jésus nous invite à faire le point sur notre vie. A quoi sommes-nous attachés ? Et est-ce que nos attachements n'entrent pas en contradiction avec notre foi ?

C'est la réalité que nous connaissons dans chacune de nos paroisses. Il y a des personnes qui s'impliquent un peu, beaucoup, énormément, pas du tout. Certains sont fidèles de leur premier battement de cil jusqu'à leur dernier souffle, d'autres sont des chrétiens à roulettes (ils viennent à l'Eglise pour la première fois en

landau, la seconde fois en carrosse ou limousine, la troisième fois reposant confortablement dans un corbillard).

C'est l'expérience que chacun pourra avoir vécu dans sa propre vie de foi, alternant entre l'enthousiasme du converti, la déception de Dieu dans les épreuves, entre départ et retour à la foi.

Nous sommes tous appelés à suivre Jésus. Cet appel est radical, mais la réponse nous appartient. Et nous n'avons pas à juger de la réponse des autres. Qui sait ce que sera l'engagement demain de tel ou tel paroissien que nous n'avons jamais vu ?

Pour terminer j'aimerais donner la parole à celui qui à mon sens à le mieux compris le christianisme et qui en fut son meilleur ennemi :

Friedrich Nietzsche. Sa haine du christianisme était à la mesure de son intelligence du christianisme. On est parfois bien plus mal compris par nos proches.

Veux-tu approcher l'essence du christianisme ? Lis ce qu'en dit Nietzsche et inverse-le.

Il l'écrivit d'ailleurs à la fin d'un de ses livres, l'Antéchrist (le titre lui-même témoigne de son projet, écrire un christianisme inversé) : « on compte le temps à partir du « dies nefastus » qui commença cette calamité², — à partir du premier jour du christianisme ! — Pourquoi pas plutôt à partir de son dernier jour ? — À partir d'aujourd'hui ? — Inversion des valeurs ! »

Dans son plus célèbre ouvrage, *Ainsi parlait Zarathoustra* (Troisième partie. De l'esprit de lourdeur) il décrit ainsi son contre-christianisme : « Il faut apprendre à s'aimer soi-même, d'un amour sain et bien portant : afin d'apprendre à se supporter soi-même et

² Il parle de la naissance de Jésus qui marque le début de l'ère chrétienne et de notre calendrier

de ne point vagabonder — c'est ainsi que j'enseigne. Un tel vagabondage s'est donné le nom « d'amour du prochain » : c'est par ce mot d'amour qu'on a le mieux menti et dissimulé, et ceux qui étaient à charge plus que tous les autres. Et, en vérité, apprendre à s'aimer, ce n'est point là un commandement pour aujourd'hui et pour demain. C'est au contraire de tous les arts le plus subtil, le plus rusé, le dernier et le plus patient ».

Nietzsche conteste l'amour du prochain : « il faut d'abord s'aimer soi-même ». L'amour du prochain est pour lui une faiblesse, l'amour de soi une force.

Pourquoi s'encombrer dans sa route de toutes les exigences du Christ ? Pour vivre heureux, il faut vivre léger, il ne faut porter comme principale préoccupation que soi-même, et ses proches, ses biens. L'horizon de l'homme nietzschéen est celui d'un animal qui défend ses petits, son territoire. Franchement, qu'en ai-je à faire du syrien (du Congolais, Malien, sans papier, chômeur, ...) qui en bave ? Du voisin qui n'est pas de mon sang ?

Jésus invite, à l'inverse donc, à aimer notre prochain comme nous-même, c'est-à-dire autant. A ne pas opposer nos différents amours. Il interroge nos attachements, à nos biens, à nos liens familiaux, amicaux, régionaux, nationaux, identitaires. On attache ce qu'on a peur de perdre. On attache ce qu'on a peur de voir partir. On attache quand on pense ne pas pouvoir être aimé pour soi-même.

Or, aimer ce n'est pas attacher, c'est savoir détacher, parce qu'il n'y a pas d'amour sans confiance.

Ce que dévoile Jésus dans le dévoilement des attachements des trois postulants disciples c'est : me suivre, ouvrira à un amour beaucoup plus grand que celui de sa famille, de ses biens, de son

histoire, qui ne sont que des expressions finalement de l'amour de soi.

Je le répète, il ne s'agit pas de refuser, famille, deuil, possession, mais de reconnaître notre dépendance à eux, de ne pas nous en considérer les propriétaires ni les gardiens, et de ne pas en faire des obstacles à ce qui est notre vocation, qui a les dimensions du monde, qui a le visage de chaque homme.

Porter sa croix, c'est porter en soi un amour, un regard sur chacun qui croisera ta route.

Cela pourrait sembler lourd, une mission impossible, de porter en soi cette exigence, de porter en soi l'amour pour tous. Comme une condamnation à la Sisyphe, à rouler sans relâche sa pierre.

Mais la Bonne Nouvelle c'est que c'est tout le contraire, car l'amour allège. Cesser de s'agripper à nos certitudes, à ce que nous croyons posséder, rend terriblement léger.

Ceux qui s'y sont risqués rapportent tous cette même découverte incroyable : plus tu aimes, plus tu deviens capable d'aimer, plus tu portes plus tu deviens capable de porter. Comme le coureur de fond qui a force de courir arrive toujours à mieux courir, à courir plus facilement.

Prenez donc garde, si vous vous mettez à la suite du Christ vous risquer de développer une forme d'addiction très puissante... à l'amour.

Jean-Matthieu Thallinger, pasteur à Mulhouse

Proposition de prière d'intercession

Seigneur, nous demandons ta présence pour que tu nous éclaires de la lumière de ton Esprit.

Montre-nous le chemin que tu nous as tracé, et viens à notre rencontre sur le chemin de notre prochain.

Donne-nous le courage de supporter les conséquences de notre engagement et la ferme espérance que ton règne de justice et de paix se manifeste parmi nous.

Rends notre oreille assez fine pour que nous puissions t'entendre dans les cris des peuples opprimés et de ceux qui souffrent.

Aide-nous à être solidaires de leur lutte et à contribuer, nous aussi, à ce que l'homme nouveau -libre et responsable- soit capable de construire une société juste et fraternelle, celle que tu veux.

Nous remettons entre tes mains nos projets et nos espoirs, nos engagements et notre volonté.

Proposition de cantiques

Alleluia 22/03 : Aux lois de Dieu, prêtons l'oreille

Alleluia 41/16 (Arc 252) : Nous te célébrons, Dieu de vérité

Alleluia 36/08 (Arc 528) : O Jésus, tu nous appelles

Alleluia 36/30 (Arc 532) : Tu nous appelles à t'aimer

*EG 236 : Ohren gabst du mir

*EG 346 (RA 357) : Such wer da will ein anders Ziel

*EG 391 (RA 408) : Jesu geh voran

*propositions du service